

Comparaison entre l'anglais du XVII^e siècle et l'anglais contemporain à travers les récits de trois voyageurs britanniques

Colloque « NooJ : outils pour la traduction automatique, quelles fonctionnalités développer ? », Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 29 septembre 2006

Hélène Pignot

Avant toutes choses, j'aimerais remercier chaleureusement ma collègue Odile Piton pour son invitation à ce colloque. Angliciste et dix-huitiémiste de formation, j'enseigne l'anglais dans les deux départements de langue de Paris I, le SEGLAS et le SELVA, en particulier en master d'histoire. Je suis d'autre part membre du centre de recherches sur la littérature de voyage de Paris IV, dirigé par M. le Professeur François Moureau. Depuis trois ans mes recherches portent sur les voyageurs français et anglais en Grèce et dans l'Empire ottoman au XVII^e siècle. Ce travail va prochainement être publié (courant novembre 2006) aux éditions Xénia, sous la forme d'une anthologie qui porte le titre *La Turquie chrétienne : récits des voyageurs français et anglais dans l'Empire ottoman au XVII^e siècle*¹.

Les quelques réflexions que je vous livre ici concernent essentiellement les aspects linguistiques de ce travail : quelles difficultés présente la traduction de textes anglais du XVII^e siècle, quel bilan comparatif des différences linguistiques entre l'anglais de cette époque et l'anglais moderne peut-on établir, et dégager sinon des règles du moins des constantes susceptibles d'être intégrées à un logiciel de traduction ?

Mais avant que d'entrer dans le vif du sujet, faisons connaissance avec les trois auteurs qui nous fournissent notre échantillon linguistique.

I. George Sandys, Paul Rycout et Thomas Smith, trois étrangers dans l'étrange Turquie chrétienne du XVII^e siècle.

Rares sont les voyageurs britanniques qui, au XVII^e siècle, se sont risqués jusqu'à des destinations aussi lointaines que l'Empire ottoman, qui, rappelons-le, s'étend à l'époque sur trois continents, l'Europe, l'Asie et l'Afrique. A la fin du XVII^e siècle, les Anglais sont les plus grands voyageurs d'Europe, mais leurs destinations favorites sont plutôt l'Italie et la France, étapes obligés de ce parcours initiatique qu'est le « *Grand Tour* » pour les jeunes gens de l'aristocratie britannique. Quels mobiles poussèrent alors nos trois auteurs à se rendre dans l'Empire ottoman ?

Chronologiquement le premier que j'ai choisi est le poète George Sandys (1578-1644), fils d'un ecclésiastique, Edwin Sandys, qui fut archevêque d'York. C'est peut-être pour se consoler d'un mariage malheureux et de ses diverses complications (la famille de sa femme lui intentant un procès) que Sandys décida de s'embarquer pour le Levant. Selon l'historien Hugh Trevor Roper, George Sandys désirait l'union des églises et portait de ce fait un certain intérêt à la situation de l'Église grecque dans l'Empire ottoman. L'itinéraire emprunté par notre voyageur lui permet de visiter la France, le Nord de l'Italie, la Turquie (qu'il explore une année durant), l'Égypte, la Palestine, Chypre, la Sicile, Naples, et Rome. Sa relation de voyage, qui parut sous le titre, *A Voyage to the Levant*, fit florès, connaissant sept rééditions au cours du XVII^e siècle. Une partie de l'ouvrage est consacré aux coutumes des Grecs, à leur foi, à leur mode de vie, à leurs coutumes, et à leur langue.

Notre second auteur Paul Rycout (1629-1700) était fils d'un riche marchand à Londres qui, à cause de ses sympathies royalistes, perdit sa fortune pendant le Commonwealth d'Oliver

¹ Hélène Pignot, *La Turquie chrétienne : récits des voyageurs français et anglais dans l'Empire ottoman au XVII^e siècle* (Vevey : Éditions Xénia, 2007).

Cromwell. Paul Rycaut choisit de faire carrière dans la diplomatie ; il fut secrétaire de l'ambassadeur du roi d'Angleterre Charles II à Constantinople auprès du Sultan Mahomet IV. De 1667 à 1678, il est ensuite consul d'Angleterre à Smyrne. Cette position d'observateur privilégié lui permettra de publier en 1679 *The Present State of the Greek and Armenian Churches*, qui n'est pas seulement un témoignage sur ces deux Églises et sur leurs coutumes, mais également une relation de voyage puisque le texte comprend la description de certains lieux visités par l'auteur tels l'Asie Mineure et le Mont Athos. Rycaut souhaitait également l'union des Églises et rédigea ce livre à la demande du roi Charles II qui désirait mieux connaître les croyances des Grecs.

Enfin notre dernier auteur, Thomas Smith (1638-1710) étudia les langues orientales à l'Université d'Oxford. Sa passion pour l'Orient et pour les lettres grecques et hébraïques le poussèrent à accompagner, en qualité de chapelain, Sir Daniel Harvey, qui fut ambassadeur d'Angleterre à Constantinople. En 1672 il visita les sept Églises d'Asie et en donna une description dans un ouvrage rédigé en latin et publié en 1694. Dans sa correspondance, lui aussi s'interroge sur la possibilité d'une union entre l'Église d'Angleterre et celle de Grèce, et il publie en 1680 un ouvrage intitulé *An Account of the Greek Church*, où il expose les rites et les doctrines de cette Église.

Ainsi, ce qui rapproche nos trois auteurs, qui voyagent à des moments historiques très différents, le premier au début du siècle, sous le règne de Jacques I^{er}, le second et le troisième sous celui de Charles II, c'est la curiosité pour la Grèce et le désir de comprendre ce qui différencie les Grecs des autres chrétiens. Ces différences seraient-elles de nature à empêcher une union avec l'Église d'Angleterre ? Toutes ces précisions historiques sont indispensables pour nous permettre de comprendre pourquoi un grand nombre des exemples de notre seconde partie sera tiré du vocabulaire religieux : la société grecque dépeinte par nos voyageurs est organisée autour de ses croyances religieuses, la vie est rythmée par le calendrier ecclésiastique, les fêtes religieuses, les carêmes, les prières et tous les rites de l'Église.

Les voyageurs français de cette époque attachent volontiers à ce peuple grec qui vit sous la domination politique des Ottomans, les épithètes de « schismatiques » et d' « Orientaux », sans parler de toutes sortes de vocables péjoratifs². L'intérêt pour le traducteur, au delà des préjugés parfois exprimés, c'est bien sûr la valeur de témoignage que possède la relation de voyage en tant que document anthropologique, description plus ou moins fidèle d'une réalité, dont il faut vérifier, dans la mesure du possible, l'authenticité. Comment, d'après nos voyageurs, vivaient les Grecs à l'époque de ce qu'en France nous avons appelé à tort ou à raison le « Grand Siècle » et qui fut pour les Grecs un siècle de servitude et d'humiliations ? Quel regard portent nos voyageurs sur la Grèce ? Pour rendre compte de leur point de vue le plus fidèlement possible quelles difficultés ai-je rencontrées en traduisant ces textes écrits au XVII^e siècle ? Quel bilan peut-on dresser des différences orthographiques, lexicales et syntaxiques entre l'anglais du XVII^e siècle et l'anglais britannique moderne ? Peut-on dégager sinon des règles, du moins des constantes ?

Constantes et non règles, pourquoi cette précaution oratoire ? Rappelons qu'il n'existe pas de livres de grammaire, d'orthographe et de dictionnaires anglais avant le XVI^e siècle. Au XVII^e siècle, la grammaire anglaise n'est pas encore réellement fixée, l'entreprise de codification commence au XVIII^e siècle. Comme le dit le dramaturge John Dryden : « ... we have yet no English prosodia, not so much as a tolerable dictionary or a grammar so that our language is in a manner barbarous³ ».

Au XVII^e siècle, dans beaucoup d'écoles, la tâche principale est d'enseigner le latin, l'anglais est certes important, mais l'on utilise les catégories de la grammaire latine pour expliquer celles de la grammaire anglaise, ce qui n'est pas sans poser de problèmes ! L'orthographe ne sera fixée et

² Citons par exemple Jean Thévenot : « Les Grecs sont avaricieux, perfides et traîtres, grands pédérastes, vindicatifs jusqu'au dernier point, au reste fort superstitieux et grands hypocrites ; aussi les Turcs les méprisent-ils tellement, qu'ils ne font point d'état même d'un grec qui se fait Turc » in *Voyage du Levant*, 1664, cité dans *La Turquie chrétienne*, p. 87.

³ J. Dryden, *A Discourse on the Original and Progress of Satire*, 1692 ; in *Discourses on Satire and on Epic Poetry* (London: Cassell, 1894), 99-100.

donc réduite à une seule forme pour chaque mot qu'à la fin du XVII^e siècle⁴. Ian Michael⁵ recense 34 grammaires publiées au XVII^e siècle (nombre d'entre elles sont en latin). Ben Johnson est l'un des rares grammairiens à s'écarter des règles latines lorsqu'il fait la description des structures anglaises. Les grammairiens, comme l'explique Görlach⁶, croient en la supériorité du latin, langue parfaite, mais pensent également que la structure de toutes les langues est, en théorie, identique. L'anglais étant trop irrégulier dans son orthographe, sa morphologie et sa syntaxe, pour y introduire de l'ordre, la seule solution est d'utiliser les règles bien établies du latin !

Malgré ces réserves qu'il était nécessaire de formuler, on peut néanmoins dégager des constantes en lisant ces textes du XVII^e siècle et dresser un inventaire des différences orthographiques, lexicales et syntaxiques entre l'anglais du XVII^e siècle et l'anglais moderne ; on remarquera malgré tout une certaine cohérence.

II. Différences orthographiques, lexicales et syntaxiques⁷.

a. différences orthographiques.

Nous proposons de les présenter sous forme de tableau pour rendre la lecture plus aisée.

Substantifs	
Anglais 17^e siècle	Anglais moderne
Substantifs dérivés du latin (ex honor, error) s'écrivent our	
<ul style="list-style-type: none"> • Honour • Ambassadour • Errour • Emperour 	Hon our (anglais britannique) Ambassad or Error Emper or
Les substantifs peuvent prendre un e muet final	
<ul style="list-style-type: none"> • Très nombreux, noms concrets et abstraits (orthographe sans e possible aussi) • Ex: haire, pillowe, cheeke, mountaine, compasse, schoole, gowne, custome, yeare, stuffe, ruine, perfidiousnesse, excesse 	Hair, pillow, cheek, mountain, compass, etc.
Substantifs avec répétition de la consonne finale	
<ul style="list-style-type: none"> • A cathedrall, • A festivall, • The Gospell, • A lawrell, • A consull 	A cathedral, a festival, the Gospel, a laurel, a consul
Substantifs terminés par le son i ou l'incluant, orthographiés y ou i ou ie	
<ul style="list-style-type: none"> • fryar • mony, 	<ul style="list-style-type: none"> • friar • money,

⁴ Le Professeur Manfred Görlach trouve jusqu'à 500 graphies différentes du mot « through » au XV^e siècle. Voir son ouvrage *Aspects of the History of English* (Heidelberg: C. Winter, 1999) 3.

⁵ Ian Michael, *The Teaching of English : From the Sixteenth Century to 1870* (Cambridge : CUP, 1987).

⁶ Görlach, 109.

⁷ Voici les références des éditions utilisées : George Sandys, *A relation of a Journey Begun an. Dom. 1610* (1615; London, 1632, 3rd édition) ; Paul Rycaut, *The Present State of the Greek and Armenian Churches, Anno Christo 1678* (1679 ; New York : AMS Press, 1970) et Thomas Smith, *An Account of the Greek Church As to its Doctrines and Rites of Worship* (London, 1680). Pour plus de commodité, je n'indiquerai par la suite que le nom de l'auteur suivi de la page où se trouve la citation.

<ul style="list-style-type: none"> • hony, • laity ou laitie, • posterity ou posteritie • Turkie 	<ul style="list-style-type: none"> • honey, • laity, • posterity • Turkey
Mais on trouve aussi ! countrey ((Sandys, 60, 63)	• Country
Ajout de consonnes	
• Priviledge, sacriledge (Rycaut, 113)	• Privilege, sacrilege

Adjectifs: variations	
Anglais 17^e siècle	Anglais moderne
Doublement de la consonne finale	
<ul style="list-style-type: none"> • Uncivill • Hopefull, faithfull • Ironicall, principall, liberall 	<ul style="list-style-type: none"> • Uncivil • Hopeful, faithful • Ironical, principal, liberal
Ajout d'un k aux adjectifs terminés par ic	
(origine grecque de l'adj) • Monastick, ascetick	• Monastic, ascetic
Terminaison en ie	•
• Easie (Rycaut, 339)	• easy
E muet final possible	•
• Greeke ou Greek	• Greek

Verbes et participes passés	
E muet final possible pour tous les verbes	•
• Exs: doe, burne, remaine, adde, appeare, thinke, eate	• Do, burn, remain, add, appear, think, eat
Le u peut s'orthographier w (dans les substantifs aussi)	•
To perswade (Rycaut, 27)	• To persuade
Verbes dont l'infinitif se termine en p, k, x, ss, sh : deux prétérits possibles, normal ou raccourci, ed devenant t ou't	•
<ul style="list-style-type: none"> • Worshipped, Worshipt, Worship't • Looked, lookt, • Mixed, mixt • Dismissed, dismiss • Extinguished, extinguisht 	<ul style="list-style-type: none"> • Worshipped • Looked • Mixed • Dismissed • Extinguished •
Verbes prenant un y au lieu d'un i :	•
• ex: dye, tyred	• Die, tired
Ou ie au lieu de y :	•
• satisfie (Rycaut, 113)	• satisfy
Verbes prenant un e muet final:	•
• ex: flye, kisse	• Fly, kiss
Verbes terminés par y gardent le y au participe passé	•
<ul style="list-style-type: none"> • Supply, supplied • Deny, denyed • Comply, complied • D'où substantif compliance 	<ul style="list-style-type: none"> • Supplied, denied, complied • compliance

Ces petites différences auxquelles le lecteur s'habitue rapidement ne nuisent bien sûr aucunement à la compréhension des textes. On ne peut en dire autant des différences lexicales.

b. Difficultés et différences lexicales.

Notons d'abord que nos voyageurs qui sont, comme tout le public cultivé du XVII^e siècle, parfaitement versés dans les langues anciennes ont souvent recours à des mots ou à des citations en latin et en grec qu'il a fallu laisser dans le texte de la traduction (quand c'était possible) et traduire en note si nécessaire.

Donnons quelques exemples de citations de mots isolés : ce sont souvent des mots tirés du vocabulaire religieux, par exemple *metanoia* (« or repentance⁸ ») ; les pères spirituels sont appelés *pneumatikoi* (« or spiritual men⁹ »), les saints *Anargiri* (« or those that took no money¹⁰ ») Côme et Damien, saints médecins qui n'acceptaient pas d'honoraires ! Smith parle de l'*ordo* du service divin, utilisant le mot grec *diataxis* « or order¹¹ ». Les citations en grec sont là pour bien montrer les réalités théologiques débattues et définies par les Conciles de l'Église : par exemple, pour les hérétiques ariens, le Christ est « *psilos anthropos* », simple homme « or meer man », précise Smith¹². Nos auteurs, lorsqu'ils utilisent des mots grecs, proposent, la plupart du temps, un équivalent en anglais¹³ et traduisent fidèlement le texte grec. J'ai néanmoins trouvé une erreur dans la traduction que donne Rycaut d'un extrait du rituel du baptême¹⁴, erreur qui dénature le sens du texte. George Sandys cite les auteurs grecs dans la traduction latine, c'est le cas d'Homère par exemple, et ne mentionne pas toujours la référence exacte de sa citation. Parfois seuls des mots isolés sont cités sans équivalent en anglais, par exemple *stote edophiaiâ* (Smith, 213) pour évoquer les postures d'adoration des chrétiens, ce qui donne une certaine étrangeté à la phrase où se marient grec et anglais.

Nos voyageurs aiment également à emprunter des mots à l'italien, tels que *grotta* (Smith, 52), *bagno* (Rycaut, 31), *canaglia* (Smith, 18, pour désigner les renégats du christianisme). Smith quand il parle du Sultan évoque son humeur changeante par l'expression « *capricio of the Grand Signor* » (Smith, 93). Ils recourent également au turc, surtout Rycaut, qui emploie les mots *baratz* « or commission from the Grand Signor » (Rycaut 108, mandat du Sultan qui permet aux ecclésiastiques d'exercer leur charge), *harach* « or poll-money » (Rycaut, 338, tribut que les Grecs versent au Sultan), *kesim* « or poor monasteries » (Rycaut, 245), ou *kabin* (Rycaut, 314, l'auteur ne propose pas d'équivalent en anglais mais le contexte nous permet de comprendre qu'il est question des mariages mixtes entre Grecques et Turcs).

Après les mots étrangers, que le traducteur se doit de laisser dans le texte, mentionnons à présent quelques-uns des vocables anglais utilisés par nos voyageurs et qui, tombés en désuétude, ne sont donc plus utilisés en anglais moderne : il peut s'agir de mots spécifiques au contexte religieux.

Mentionnons tout d'abord l'expression « *ghostly father* » (Rycaut, 137), qui signifie père spirituel : ce sens a disparu en anglais moderne. Puis passons de celui dispense les sacrements aux formules qu'il utilise : Smith explique que dans le sacrement de la confession, la prière d'absolution dite par le prêtre dans le rite orthodoxe est une « *deprecation* », mot utilisé dans son

⁸ Rycaut, 264.

⁹ Smith, 160.

¹⁰ Rycaut, 143.

¹¹ Smith, 160.

¹² Smith, 217.

¹³ À l'exception des textes cités grecs cités en note que Smith ne traduit pas.

¹⁴ Voir Rycaut, 157, et H. Pignot, *La Turquie chrétienne : récits des voyageurs français et anglais dans l'Empire ottoman*, 195. Un grand merci à mon collègue et ami Laurent Motte, agrégé de Lettres classiques, qui a attiré mon attention sur ce passage.

sens rare de prière d'intercession : ainsi le prêtre ne prononce pas cette prière en son nom (comme dans le « ego te absolvo » catholique) mais il s'agit d'une supplication¹⁵, et de donner au moins cinq exemples de formule d'absolution, telles que : « Thou, o Lord, remit, pardon and forgive the sins committed by thy servants » ou « be pleased to absolve thy servants according to thy will » (Smith, 181). L'antonyme de « deprecation » est « imprecation », qui a gardé, en anglais moderne et dans un registre de langue soutenu, le sens de malédiction.

Signalons d'autres termes inusités en anglais moderne. Le mot « pix » qui vient du grec *pixis* (Smith, 162) désigne un écrin dans lequel le prêtre conserve l'Eucharistie et qu'il utilise lorsqu'il va porter la communion aux malades. Le gracieux mot de « copulatives » pour désigner les époux ou les conjoints (Rycaut, 307). Le terme « declension » pour « decline ». Certains adjectifs ont disparu en anglais moderne ou sont d'un usage rare, citons quelques exemples : « degenerous » pour « degenerate » (Smith, 183), « flagitious » (Smith, 92), qui signifie infâme, atroce et qui est emprunté au latin *flagitiosus* (mot qui apparaît au XVI^e siècle selon l'OED, l'anglais de la Renaissance « anglicisant » de nombreux mots latins et grecs). Un prêtre qui se remarie après un deuil ou qui se marie après avoir reçu les ordres est jugé « flagitious » ou *paranomos*, transgresseur des lois et des canons de l'Église. « Dissentaneous to » signifie « contraire à » et vient du latin *dissentaneus* ; son usage apparaît pour la première fois au XVII^e siècle. Citons enfin un verbe qui n'a plus du tout ce sens en anglais moderne : « to symbolize with », ressembler à, pour les Grecs, les Latins, dit T. Smith, ressemblent aux païens car ils aiment à avoir des statues dans leurs églises (« symbolize with the very heathen », Smith, 211).

Cette courte liste n'est pas exhaustive bien sûr, serait-il envisageable d'ajouter aux dictionnaires ou aux bases de données utilisés pour la traduction automatique, tous les sens rares ou archaïques des mots ainsi que les termes utilisés uniquement à une certaine époque ?

b. noms de lieux, unités de mesure, monnaies.

Il conviendrait également d'ajouter à cette liste les noms de lieux, les unités de mesure et les monnaies qui sont différentes au XVII^e siècle.

La Crète est plus volontiers appelée Candia (Smith, 92), ou Candie en français, les îles de l'Archipel, c'est-à-dire celles de la Mer Egée, situées entre la Grèce et l'Asie Mineures sont appelées « the Arches » (pour « the Archipelago », Smith, 94). Où donc se situe la « Romania » (Roumanie en français), également orthographiée « Romagnia » (Rycaut, 14) ? J'ai trouvé la réponse grâce à mes collègues historiens-géographes, en particulier grâce aux ouvrages du Professeur Stéphane Yérasimos, qui rappelle que la Roumanie est le nom donné à la partie européenne de l'Empire ottoman, la Grèce d'Europe et les Balkans. Signalons pour finir que le Péloponnèse est plus volontiers appelé « Morea » (la Morée).

Les unités de mesure diffèrent également. Sandys évalue la distance qui sépare le Mont Athos de l'île de Lemnos à 700 furlongs. Un furlong était la longueur d'un sillon dans un champ, pour les Anglais, 220 yards soit 201 mètres.

Les monnaies nécessitent des vérifications lexicales, qu'est-ce qu'un « purse of mony » (Rycaut, 93) ? Ces 700 « purses of mony », montant de la dette de l'Église en 1672 valent trois cent cinquante mille ducats, explique Rycaut (98). L'OED donne un ordre de grandeur : « a purse of silver », 500 piastres, « a purse of gold », 10 000 piastres. Et les piastres ? Il s'agit d'une petite pièce turque qui vaut un centième de livre turque. « A crown » (Smith, 90) vaut 5 shillings, soit 1/20 de livre sterling. Sachant que, selon l'estimation de Gregory King¹⁶ une famille anglaise à la fin du XVII^e siècle pouvait vivre avec 40 livres par an sans s'endetter ou être réduite à la mendicité, le montant de la dette de l'Église dut paraître colossal au lecteur anglais de cette époque !

Toutes ces différences et difficultés lexicales pourraient faire l'objet d'entrées dans un logiciel destiné à la traduction automatique.

¹⁵ « ...not in his own person, much less judicially, but onely in the way of supplication or deprecation » (Smith, 182).

¹⁶ Cité par Lawrence Stone, *English Society in the 18th Century* (Harmondsworth : Penguin, 1982) 28.

c. différences syntaxiques.

La syntaxe du XVII^e siècle ressemble beaucoup à celle de l'anglais moderne et ne présente pas de difficultés excessives. Néanmoins on note un certain nombre de différences, qui ne gênent pas la compréhension, et de particularités spécifiques à la langue du XVII^e siècle.

1. temps : formes du présent, du prétérit, et du subjonctif.

Au présent, on note la forme de la troisième personne du singulier qui est en *th* ou en *s*, par exemple : « The Holy Ghost proceedeth only from the Father » (Sandys, 64), « He that calls for wine out of his turn, is reputed uncivill » (Sandys, 62). L'auxiliaire **do** peut être utilisé devant le verbe sans avoir de valeur emphatique : « the Greeks doe now for the most part imitate the Turks (I mean here in Turkie) in sitting at their meal » (Sandys, 62). Sauf erreur de ma part, je n'ai trouvé aucune occurrence du présent progressif.

Le prétérit peut se former en ajoutant **ed** à l'infinitif, soit en utilisant l'auxiliaire **did** à toutes les personnes, suivi du verbe à l'infinitif sans *to*.

Le subjonctif est d'un emploi fréquent, il se forme en laissant le verbe non conjugué à toutes les personnes : « but to kisse their women is an unsufferable wrong ; **unlesse** (à moins que) **it be** between the Resurrection and Ascension » (Sandys, 62) ; « **provided** (du moment que, à condition que) **it be done** after a due manner » (Smith, 160), « **lest** (de peur que) it being neglected, **they be necessitated** to purchase the good will of the Cadyes » (Smith, 53) ; la formulation d'une hypothèse requiert également le subjonctif : « if **he be not** otherwise **qualified** » (Smith, 91).

2. Absence d'apostrophe au cas possessif.

Autre particularité notable, l'absence d'apostrophe au cas possessif. Nos auteurs écrivent : « Gods worship » (Rycaut, 330), à comparer avec *God's worship* en anglais moderne, *Gods church* (Rycaut, 171) pour *God's church*, *the Lords supper* (la sainte Cène, Rycaut, 189), « *Aspiring Athos hides the Lemnian heifers sides* » (Sandys, 64, « l'Athos conquérant, de la génisse de Lemnos ombrage les flancs »), ou encore « *accidents of the saints lives* » (Smith, 28), qui serait « *the saints' lives* » en anglais moderne. Cette forme est la trace du génitif anglo-saxon, rappelons que le génitif anglo-saxon de *God* est *Godes* (prononcé *Godis*). Comme le rappelle Fowler dans sa grammaire, le vieil anglais avait 4 cas, nominatif, génitif, datif et accusatif.

3. Morphologie de l'article.

On emploie l'article *an* devant un mot commençant par un *h* aspiré, ainsi Smith mentionne « *an holy amulet* » (Smith, 96).

4. Omission de prépositions.

La préposition *from* est parfois omise dans certaines phrases : par exemple, « *But our subject here is more tragical, the subversion of the sanctuaries of religion, the royal priesthood **expelled their churches**, and those converted into moschs ...* » (Rycaut, 11).

5. Indenture English.

On remarque, chez Rycaut en particulier, l'emploi fréquent de l'*indenture English*, c'est-à-dire la pratique d'employer des paires de mots de sens voisins, procédé qui, employé à bon escient, peut donner au style beaucoup de majesté : citons par exemple, « not suffering the least **change or alteration** » (Rycaut, 19), « [the Greeks are engaged] in a **constant and continual** expence » (Rycaut, 27), « Italy, which is the sole *Gymnasion* and library of their **knowledge and learning** » (Rycaut, 33-34).

6. Structures diverses.

« In order to » peut s'employer avec un substantif et non simplement un verbe comme en anglais moderne : « to beg their alms in order to their relief » (Smith, 29).

On trouve les structures « at what great distance soever » (Smith, 186), qui donnerait « however great the distance is » en anglais moderne, ou « of what communion soever », « whatever their communion » en anglais moderne.

Ces différences, minimales on le voit, pourraient être repérées de manière exhaustive, et répertoriées dans la syntaxe d'un logiciel de traduction automatique.

CONCLUSION

J'aimerais souligner pour conclure l'intérêt historique et linguistique des témoignages de ces voyageurs péchant certes parfois par ethnocentrisme, car pour eux, il va de soi que leur religion et leur civilisation sont les meilleures ! Complexe de supériorité plus marqué chez les Français d'ailleurs, il me semble, mais les Anglais en sont pas en reste : pour Sandys, l'Angleterre est « le pays d'où coule le miel et le lait », référence biblique à la terre promise !

Ainsi le spectacle de l'altérité culturelle et religieuse des Grecs confirme ce sentiment de supériorité. Pour Rycaut et Smith, les Grecs sont admirables par leur constance dans la foi, mais ils sont décidément par trop superstitieux ! Rycaut conclut ainsi son ouvrage sur l'Église grecque : « Cette histoire de l'Église grecque à présent s'achève, et je n'y ajouterai qu'une remarque en conclusion ; elle ne concerne pas davantage les Grecs que les autres chrétiens, ou les Turcs eux-mêmes, mais puisqu'il est ici question des Églises orientales, [...sache lecteur] que l'esprit des hommes qui vivent dans l'Orient est fidèle à ses traditions et aime à conserver même les plus antiques superstitions » (Rycaut, 375). Smith affirme quant à lui que les Grecs « se rendent coupables d'horribles superstitions dans leurs prières aux anges et aux saints¹⁷ ».

Malgré ces limites, ces textes présentent un grand intérêt linguistique, les variations que nous avons pu remarquer entre l'anglais du XVII^e siècle et l'anglais moderne nous montrent à quel point la langue est un organisme vivant, et comment les règles grammaticales évoluent avec le temps et manifestent la perception du monde propre à chaque peuple à une époque donnée, le vocabulaire évoluant avec les besoins de la société et de la communication.

Toutes ces différences pourraient figurer dans un logiciel de traduction automatique qui signalerait ainsi toutes ces variantes susceptibles de gêner un lecteur non averti. Mais peut-être s'agit-il d'une suggestion candide de professeur de langues, ignorante des moyens techniques à mettre en œuvre !

Pour le traducteur, ce qui importe avant tout c'est que ces auteurs ont manifesté une curiosité intellectuelle et religieuse réelle pour la Grèce et ouvert une fenêtre sur ce monde dit « oriental », favorisant ainsi le dialogue théologique entre l'Orient et l'Occident. Rycaut espérait une union entre l'Église d'Angleterre et l'Église grecque, Smith inspirera le courant « non-juror » (du nom

¹⁷ H. Pignot, *La Turquie chrétienne*, 237.

des ecclésiastiques qui refusèrent de porter serment aux nouveaux souverains d'Angleterre, William et Mary, en lieu et place du catholique Jacques II qui s'exila en France), et il y aura même une correspondance et une tentative d'union entre les « non-jurors » et le Patriarcat de Constantinople au début du XVIII^e siècle.